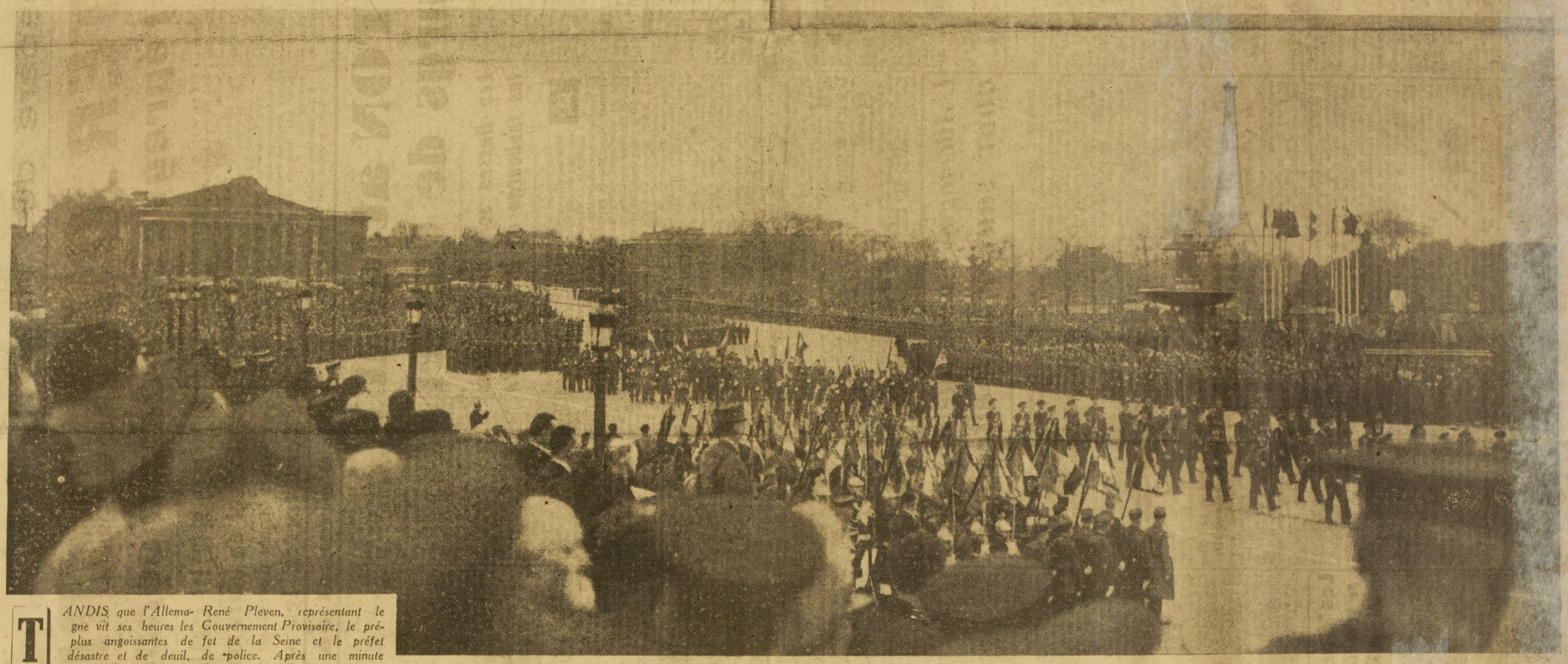
France-soir

6e DERNIÈRE

DEFENSE DE LA FRANCE . FONDE SOUS L'OCCUPATION (14 JUILLET 1941)

5e Année. — N° 241 — LE NUMERO : 1 Fr. 50 — Mardi 3 Avril 1945 E

LA MATINÉE DES DRAPEAUX



Reportage photographique de " France-soir ". Reporters Jean Bessat, Charles Bourdot, Marcel Chaddefaud C.P. 01525-01530

TANDIS que l'Allemagne vit ses heures les plus angoissantes de désastre et de deuil, Paris vit des heures émouvantes d'enthousiasme et de joie .. Un journaliste allié a pu câbler à son journal : « Ici, ça sent bon le Printemps et la Victoire. »

◆

Cela commença hier soir... En ce Dimanche de Pâques, des dizaines de milliers de Parisiens se portèrent, recueillis et émus, vers l'Arc de Triomphe et vers Notre-Dame de Paris, qui émergeaient, lumineux, de l'obscurité, symboles de la gloire et de la foi de la France surgissant de la nuit de l'oppression.

En un instant les barrages furent bousculés, forcés, mais il n'y eut pas le moindre désordre. Les Anciens Combattants montèrent vers la dalle du Soldat Inconnu, précédés par le gouverneur militaire de Paris, le président de l'Assemblée municipale, M. René Pleven, représentant le Gouvernement Provisoire, le préfet de la Seine et le préfet de police. Après une minute de silence, de milliers de poitrines surgit le chant de la Marseillaise, le canon tonna et le bourdon de Notre-Dame se mit à sonner...

◆

Après cette veillée patriotique, ce fut la journée de l'Armée, et la journée de Paris.

Nombreux furent les Parisiens qui ne dormirent pas, afin d'acclamer de plus près nos troupes auxquelles le général de Gaulle venait de remettre leurs drapeaux. Dans les rues pavoisées de la capitale, retentissantes de salves, de musiques militaires et de chants, Paris rendit à l'Armée Nouvelle de la France le plus vibrant hommage. Et, l'après-midi, ce fut la France, en la personne de son chef, qui apporta son hammage à sa capitale éternelle, en épinglant sur ses armes la Croix de la Libération.

De la Concorde à la République et à l'Etoile

(Reportage d'E. PETISNE et R. VANKER)

Paris s'est éveillé dans la joie, sans avoir beaucoup dormi. Paris retrouvait son âme.

Son armée ! Une armée comme il n'en avait pas vue depuis longtemps, si longtemps que nous avions le sentiment d'avoir recouvré la mémoire !

Qu'elle était belle, la Concorde, notre vieille place de la Révolution, avec sa foule des grands jours, en cette journée historique.

Sous le ciel bas, mais clair, dans le décor de l'hôtel Gabriel, aujourd'hui ministère de la Marine, et de l'ancien hôtel Crillon, avec les oriflammes qui claquent au vent et la marée humaine qui, des Tuileries jusqu'aux Champs-Elysées, occupe le plus petit espace, elle fait penser à un immense parterre aux cent mille fleurs.

Le cortège de Paris

Depuis l'aube, les Parisiens s'entassent sur les grands boulevards, rue Royale, sur le terre-plein des Champs-Elysées. Ils s'accrochent aux grilles des Tuileries, aux lampadaires, aux vasques des fontaines ; ils font une couronne humaine à la chère statue de Strasbourg. On en voit sur les toits de la Chambre des députés, et partout sur les balcons de ces immeubles royaux où les traces des combats pour la libération de Paris seront toujours visibles. Ils étaient déjà là le 25 août lorsqu'ils reçurent pour la première fois le général de Gaulle et Kœnig.

Cinq tribunes ont été dressées sur la place et, au centre, la tribune officielle où de Gaulle rendra à l'armée ses drapeaux. Magnifique tribune, encadrée de pylones, décorée du bonnet phrygien et de la croix de Lorraine, et où se détache la croix de Paris, la croix de la Libération, cette croix bien gagnée. Un immense oriflamme occupe le ciel, claque au vent.

Quelle fresque colorée que la place et la rue, avec la cohue vibrante, la haie de gardes municipaux et de combattants en grand uniforme qui la contiennent et, devant la foule, au premier rang, les blessés de la libération et nos blessés de la guerre. Dans la tribune officielle, on se désigne les généraux russes, canadiens, anglais, américains, chinois, polonais, belges, le général Juin et son état-major, le Conseil municipal de Paris, les maires, les représentants des corps constitués, des ambassades alliées et du clergé. C'est une fête pour les yeux.

On entend :

— Tiens, v'là des Russes.

Et brusquement :

— Voilà Kœnig !

Les gardes républicains, dans leur uniforme des anciens jours, avec sur leur casque la crinière flottante, ont rectifié la position. Voici Kœnig, héros d'Afrique, gouverneur militaire de Paris, debout dans sa voiture, à côté du général Revers, patriote de la Résistance. La foule les acclame à en perdre la voix...

Le général de Gaulle

Ils précèdent le cortège des drapeaux glorieux, cent quarante étendards, parmi lesquels soixante-quinze furent ravis à l'ennemi, et sont restitués à notre histoire. L'odyssée de chacun de ces drapeaux est magnifique. Quelques-uns, découpés en morceaux, sont restés cousus dans les flanelles de nos prisonniers jusqu'à ce qu'un évadé ait pu les rapporter dans la mère-patrie. D'autres furent enterrés, dissimulés dans des cachettes si sûres que l'ennemi, qui les cherchait, ne les a pas trouvés. On m'en montra un que les rats ont à moitié dévoré dans le silo à blé où il resta pendant quatre ans. Les porte-étendard se massent de chaque côté de la tribune officielle, et les colonels, à qui ils seront tout à heure remis, se placent à côté d'eux.

Dès cris, auxquels se mêlent des hymnes, éclatent bientôt en direction du pont de la Concorde. Une grandissante ovation déferle sur la place. Une « Marseillaise » passionnée monte aux nues.

De Gaulle arrive en voiture ouverte, accompagné de M. Diethelm, ministre de la Guerre.

— Vive Paris ! crie la foule. Vive de Gaulle. Hurrah !

De Gaulle va s'incliner devant les drapeaux. Il est dans sa tenue habituelle de général de brigade. Il paraît ne pas entendre les vivats et ne voit que les drapeaux.

Nos nouveaux régiments

La foule se déchaîne ; de Gaulle va saluer l'ancien président du Sénat, M. Jeanneney, ministre d'Etat, les membres de l'Assemblée, le Corps diplomatique ; puis, face à l'Obélisque, il salue le peuple de Paris.

Il est 9 h. 40. C'est le moment de la cérémonie des drapeaux. Chacun des porte-étendard des nouveaux régiments de France gravit la tribune où le général de Gaulle est debout.

— **Les jours de gloire sont revenus,** s'écrie le général d'une voix forte. **Nos armées, côte à côte avec celles de nos vaillants alliés, abattront définitivement en Europe et en Asie les ennemis de la patrie et de la liberté, et leur imposeront les conditions d'une paix forte.**

De Gaulle remet chaque drapeau au colonel du régiment et celui-ci, après la courte cérémonie, le rapporte à la délégation du régiment et le rend au porte-étendard.

Lorsque les drapeaux sont remis, le général de Gaulle, au garde-à-vous, sur la tribune, salue le général Kœnig.

Le défilé va commencer. Les drapeaux sont allés à la rencontre de leurs régiments...

Le défilé

Et à 10 h. 30, tandis que le canon tonne, ponctuant l'arrivée de chaque unité, Paris peut acclamer son armée ressuscitée.

Elle a de nombreux titres de combat : campagnes d'Afrique, d'Italie, de France et d'Alsace. Du jeune cavalier à galon de Leclerc, au goumier ou au légionnaire, ils ont combattu depuis quatre ans pour notre liberté.

Vraiment la foule retrouve son âme. Comme elle vibre sa « Marseillaise » enfiévrée. Un escadron de la garde ouvre le cortège. Voici les polytechniciens, revenus pour aujourd'hui de la guerre — et qui ont repris leurs uniformes de parade.

Par rang de douze, marchant au rythme des fanfares, casques français succédant aux équipements américains et anglais, chéchias blanches, calots rouges des spahis, calots bleus de l'infanterie de marine, bérets des chasseurs, képis blancs de la Légion, ils font une escorte magnifique à nos cent quarante drapeaux ressuscités.

On applaudit tel cheval blanc qui, magnifiquement, marche à l'amble et ce tambour-major des défilés de jadis qui arrache un sourire au général, tant il fait voltiger merveilleusement sa canne à pommeau d'argent. Tels régiments, dans leur uniforme de guerre, font penser à un champ de blé dans le vent. Un régiment de femmes défile... comme des hommes, crânement, au pas, la tête droite. Voici la musique de la flotte, l'aviation et ces F.F.I. qui sont encore des gosses, qui gardent fièrement sous leur bras de vieilles mitraillettes du maquis où ploient sous le poids d'une tourde mitrailleuse. Voici ceux des chars et la Légion marocaine et les nouba que Paris aimera toujours. Voici ceux de la division Leclerc avec leurs casques britanniques, les goumiers et la Légion qui répercute aux échos le chant qui fera frémir l'Allemagne : *Pan ! Voilà du boudin !* et la *Sidi Brahim !* Voici l'infanterie du Tchad.

(SUITE PAGE 3.)

AVEC LA FOULE

par Yves GROSRICHARD

A NEUF heures, la place de la Concorde est pleine comme un œuf. Un œuf de Pâques.

On commence à ne rien voir du tout. La-bas, les bunes des invités se garnissent : on voit ceux qui voient, toujours ça.

Que demande le peuple ? D'avoir l'impression qu'il est complice du plaisir des autres.

Et puis, il fait froid. Mais on a chaud au cœur.

Une vieille dame pleure de joie.

— J'ai vu trois guerres !

C'est déjà beau. Il y a quelques millions de gens beaucoup plus jeunes qui, hélas ! ne les ont même pas vues.

■ ■ ■

LES débrouillards, haut perchés sur leurs statues, narguent les filles qui passent.

— Il fera beau demain, réplique l'une d'elles, les oies sont perchées !

C'est ainsi que le badaud peuple de Paris passe le temps.

Mais, soudain, les acclamations commencent. Elles vont déferler sans trêve, pendant trois heures, mêlées au son des cuivres, au vrombissement des moteurs, à la cadence étouffée des marches.

On a vendu des périscopes, très cher. Leurs glaces sont en aluminium et déforment tout, comme au musée Grévin.

Ceux qui en ont renseignent les autres.

— Attention, les gars, v'là les chars !

Effet d'optique.

Ce n'était qu'une brigade d'agents.

■ ■ ■

LA patience, la gentillesse, l'enthousiasme de la foule parisienne sont des trésors qu'on voudrait ne pas se lasser de décrire.

Ces bras qui s'agitent, ces mains qui se tendent, ces voix qui s'enrouent, cette générosité qui grouille, ces inépuisables réserves d'allégresse, au sortir même d'un cauchemar : une nation.

Le vent souffle par violentes rafales. C'est l'instant que choisit le maître des grandes eaux de la Concorde pour ouvrir à plein les vannes des deux jets d'eau.

Rabattue par la bourrasque, chassée à trente mètres, la douche vient vaporiser les tribunes, qui sont face au vent.

Tonnerre de rires à la pelouse.

Mais, après tout, une pareille journée, ça s'arrose !...

■ ■ ■

MIDI un quart. C'est fini. Les troupes sont passées. Le général de Gaulle, là-bas, très loin, remonte en voiture.

Bousculades pour voir. Ultimes pugilats pour trouver un strapontin sur le sommet d'un bec de gaz.

— Vive de Gaulle ! Hourrah ! Tiens, regarde-le...

Il est à cent mètres et n'entendra aucune de ces réflexions individuelles, aucune de ces ovations particulières.

Mais cela, à ses oreilles, se fondra en une immense rumeur confuse, et en un seul mot : « Merci ».

Sur le passage des troupes, le service d'ordre a peine à contenir la foule enthousiaste.

Le général de Gaulle prononce son allocution avant la remise des drapeaux, place de la Concorde. On remarque dans la tribune officielle : 1. M. Jeanneney ; 2. général Béthouard (à demi caché) ; 3. général Juin ; 4. amiral Lemonnier ; 5. M. Palewski, directeur du cabinet du général de Gaulle ; 6. M. de Menthon ; 7. M. Teitgen ; 8. M. Georges Bidault ; 9. M. Pleven ; 10. M. Tillon.

Appel désespéré des naz's :

"LUTTER OU MOURIR"

l'heure de l'épreuve suprême a sonné"

FRONTIERE ALLEMANDE, 2 avril. — « L'heure de l'épreuve suprême est arrivée », déclare Borman, chef du bureau central du parti naz', dans la proclamation au peuple allemand diffusée hier soir par la radio du Reich.

« Le danger d'un nouvel esclavage qui menace notre peuple réclame de nous un suprême effort.

» Les ordres qu'il convient d'appliquer dès maintenant sont les suivants :

» La lutte contre l'ennemi qui a pénétré dans le Reich doit être engagée partout, sans ménagements, avec la plus grande détermination.

» Les chefs de Gau et les chefs de district, de même que les dirigeants de toutes les organisations, qu'elles soient politiques ou autres, devront diriger la lutte dans le cadre de leurs Gau ou de leurs districts respectifs.

» Lutter ou mourir.

» Tout homme qui, sans les ordres exprès du Fuehrer, abandonne son Gau devant les attaques ennemies, sans avoir épuisé jusqu'au dernier souffle, est un « salaud » qui lutte jusqu'au dernier souffle, est un « salaud » qui lutte jusqu'au dernier souffle, est un « salaud » qui lutte